



Citation : Gandil, Alexandre, (2025), Lieux abandonnés et fabrique de la mémoire. Sur les traces du Centre de documentation sur la guerre psychologique à Kinmen (Taiwan), *Sociétés politiques comparées*, 64 : 145-170. doi : 10.36253/spc-17461

Copyright : © 2025 Gandil. Il s'agit d'un article en accès ouvert, évalué par des pairs, publié par Firenze University Press (<https://www.fupress.com>) et distribué, sauf indication contraire, selon les termes de la licence Creative Commons Attribution, qui permet une utilisation, une distribution et une reproduction sans restriction sur tout support, à condition que l'auteur original et la source soient mentionnés.

Déclaration de disponibilité des données : toutes les données pertinentes sont disponibles dans l'article ainsi que dans ses fichiers d'informations complémentaires.

Déclaration d'intérêts : l'auteur (les auteurs) déclare(nt) n'avoir aucun lien d'intérêt en relation avec cet article.

Charivaria

Lieux abandonnés et fabrique de la mémoire. Sur les traces du Centre de documentation sur la guerre psychologique à Kinmen (Taiwan)

Abandoned Places and the Making of Memory. Following the Traces of the Psychological Warfare Documentation Center in Kinmen (Taiwan)

ALEXANDRE GANDIL

D2iA, Université Bordeaux Montaigne, CERi, Sciences Po

Email : alexandre.gandil@sciencespo.fr

Résumé : En quoi l'exploration et la photographie de lieux abandonnés peuvent-elles renseigner les sciences sociales du politique ? L'auteur reconstruit ici sa visite improvisée dans les locaux désaffectés du Centre de documentation sur la guerre psychologique à Kinmen, petit archipel sous contrôle de Taipei bien que situé à quelques encablures des côtes chinoises. À partir de clichés pris sur le vif, il en vient à qualifier ce lieu et à en retracer la trajectoire, celle d'une déconsidération, dans un dialogue général avec l'histoire du détroit de Taiwan. Ce que la littérature académique retient sous le nom de « ruine contemporaine » apparaît alors ici comme un matériau critique pour penser l'échec, le rejet et l'oubli inhérents à la fabrique de la mémoire historique.

Mots-clés : Chine ; exploration urbaine ; Kinmen ; lieux abandonnés ; mémoire historique ; nation ; photographie ; propagande ; ruines contemporaines ; Taiwan.

Abstract: How can the exploration and photography of abandoned places contribute to the social sciences of politics? The author reconstructs his impromptu visit to the abandoned premises of the Psychological Warfare Documentation Center in Kinmen, a small archipelago under Taipei's control despite lying just a short distance from the Chinese coast. Drawing on spontaneous snapshots, he examines this place and traces its trajectory of decline, engaging in a broader dialogue with the history of the Taiwan Strait. What academic literature refers to as a "contemporary ruin" emerges

here as a critical lens through which to reflect on the failure, rejection, and oblivion inherent in the construction of historical memory.

Keywords: abandoned places; China; contemporary ruins; historical memory; Kinmen; nation; photography; propaganda; Taiwan; urban exploration.

C'est un bâtiment qu'aucune carte n'indique. Derrière les barils qui gardent mal son entrée, sur son fronton blanc à la peinture écaillée, son nom s'inscrit en grands caractères dont l'or ne brille plus : « Centre de documentation sur la guerre psychologique » (*xinzhan ziliaoguan*, 心戰資料館) (figure 1). Il m'aura fallu attendre le quatrième mois de mon enquête de terrain à Kinmen (*Jinmen*, 金門), petit archipel sous la juridiction de Taipei bien que situé à quelques encablures du continent chinois, pour qu'un coup d'œil furtif lors d'un trajet à bicyclette ne m'incite à franchir un portail discrètement entrouvert et ne me conduise au pied de cet édifice à l'abandon, en bordure de la ville de Shanwai 山外, le matin du 17 janvier 2018¹. Après une courte hésitation, je déploie la béquille de mon vélo et pénètre dans le bâtiment, smartphone à la main. De cette « violation de propriété récréative² », j'espère alors



Figure 1. Le Centre de documentation sur la guerre psychologique (© Alexandre Gandil, 2018)

¹ La figure 8 est une carte de tous les sites mentionnés dans cet article.

² Garrett, 2014.

retirer un peu de matière pour ma recherche doctorale en science politique sur les processus de construction et de territorialisation du politique à travers le détroit de Taiwan³.

Cela fait plusieurs décennies que le poids de la chance et du hasard dans les découvertes scientifiques est régulièrement documenté et discuté sous la notion de « sérendipité » (*serendipity*)⁴, jusqu'à en être présenté comme une composante fondamentale de l'enquête ethnographique⁵. Dans cet article, je souhaite cependant moins insister sur le caractère fortuit de ma visite que sur son potentiel heuristique. En effet, mon expérience au Centre de documentation sur la guerre psychologique ne relève pas de l'écart de conduite ; je l'ai sélectionnée comme cas d'étude parmi les nombreuses observations de vestiges, planifiées ou improvisées, que j'ai pu réaliser à Kinmen entre septembre 2017 et décembre 2018⁶.

MATIÈRES À RUINES ? LES LEGS MATÉRIELS DE LA GUERRE CIVILE CHINOISE À KINMEN

Constellant le territoire du petit archipel, ces vestiges sont ceux d'une guerre civile chinoise cristallisée par la guerre froide, et dont ladite guerre psychologique a constitué l'un des prolongements. Débutée en 1927, étouffée entre 1937 et 1945 puis réactivée au printemps 1946, la guerre civile opposant le Parti nationaliste (Kuomintang, KMT) au Parti communiste (PCC) connut son point d'acmé à la fin de l'année 1949. Le 1^{er} octobre, depuis Pékin, Mao Zedong proclama l'établissement de la République populaire de Chine ; il prétendit immédiatement faire succéder le nouvel État à la République de Chine (fondée en 1912 sur les décombres de l'Empire), sans pourtant en être encore venu à bout. Le 7 décembre suivant, les institutions centrales de la première République chinoise furent chassées du continent et se replièrent à Taipei. Chiang Kai-shek était en effet convaincu que le détroit de Taiwan, d'une largeur moyenne de 180 km, constituerait une barrière naturelle face à l'avancée des communistes. Dans sa débâcle, il parvint néanmoins à se maintenir sur une série d'îles et d'archipels côtiers de Chine méridionale, dont Kinmen représenta la composante principale à partir de la mi-mai 1950⁷. Alors que tout laissait présager une victoire totale du PCC à courte échéance⁸, l'éclatement de la guerre de Corée le 25 juin 1950 incita le président américain Harry Truman à décréter l'envoi de la VII^e flotte dans le détroit de Taiwan deux jours plus tard⁹. Cette décision empêchant *ipso facto* tout débarquement d'une rive à l'autre, la réunifica-

³ La thèse qui en est issue, dirigée par Françoise Mengin et soutenue le 14 novembre 2022 à Sciences Po (Paris), a été publiée sous forme d'ouvrage en septembre 2024. Voir Gandil, 2022 et 2024.

⁴ Voir entre autres Merton, 1948 ; Van Andel, 1994 ; Rivoal et Salazar, 2013.

⁵ Olivier de Sardan, 1995, 77 ; Pieke, 2000, 138.

⁶ En prenant en compte les allers-retours, l'enquête de terrain proprement dite aura duré douze mois : huit passés à Kinmen, trois à Taipei, un à Xiamen (face à Kinmen, en République populaire de Chine).

⁷ Consécutivement à la prise de l'île de Zhoushan 舟山 par les communistes, au large de Shanghai, le 17 mai 1950.

⁸ En avril 1950, un rapport des renseignements américains prévoyait un débarquement de l'Armée populaire de libération (APL) à Taiwan pour le mois de juillet. Le programme de formation et d'entraînement lancé par cette même armée le 23 juin 1950 se donnait l'été 1951 pour horizon d'attaque. Voir He, 1992, 12-13.

⁹ « *The attack upon Korea makes it plain beyond all doubt that Communism has passed beyond the use of subversion to conquer independent nations and will now use armed invasion and war. [...] Accordingly I have ordered the Seventh Fleet to prevent any attack on Formosa. As a corollary of this action I am calling upon the Chinese*

tion du territoire considéré comme national fut rendue impossible, et la guerre civile chinoise se trouva privée d'achèvement.

C'est au cours de la première crise du détroit de Taiwan (1954-1955) que la partition de la Chine finit par épouser la configuration territoriale que l'on connaît aujourd'hui, dans la foulée de la ratification du traité de défense mutuelle entre Washington et Taipei¹⁰. Sur la rive du détroit opposée à l'île de Taiwan, les nationalistes du KMT avaient réussi à conserver trois archipels au large de la province du Fujian : Kinmen, Wuqiu 烏坵 et Matsu (*Mazu*, 馬祖)¹¹. La ligne de démarcation ainsi figée aux portes de la Chine du Sud n'a cependant jamais fait l'objet d'une négociation sanctionnée par le droit, contrairement aux autres partitions cristallisées par la guerre froide. Ainsi n'y a-t-il jamais eu coexistence de deux Chines, mais toujours substitution de l'une à l'autre sur la scène internationale, tant au plan bilatéral que multilatéral. En outre, en sa qualité revendiquée de seul État chinois légitime, la République de Chine conserva des institutions centrales représentatives de l'ensemble du territoire et de la population chinoise, dont Taiwan n'est alors considérée que comme une simple province¹².

Du fait de leur localisation géographique, les trois archipels de Kinmen, Wuqiu et Matsu furent considérés par Taipei comme ses avant-postes, à la fois tremplins pour la future reconquête du continent (*fangong dalu*, 反攻大陸 ou *guangfu dalu*, 光復大陸) et premières lignes de défense de l'île de Taiwan. À partir de 1956, ils furent d'ailleurs soumis au même régime administratif dérogatoire de type militaire, dit de zone de guerre (*zhandi zhengwu*, 戰地政務), visant tant à préparer la reconquête qu'à simuler son accomplissement¹³. La militarisation des archipels côtiers s'est ainsi inscrite dans l'espace par la construction de bâtiments – voire de villages entiers – réservés aux soldats, par l'érection d'infrastructures de défense et de monuments commémoratifs, par la délimitation de zones réservées à l'entraînement, ou encore par l'excavation de tunnels et de bunkers.

Parmi les trois archipels côtiers, Kinmen fit néanmoins l'objet d'un traitement spécifique par le KMT. Plus grand, plus peuplé et plus proche des côtes chinoises que le sont Wuqiu et Matsu, il est également le seul des trois que les troupes de l'Armée populaire de libération (APL) aient tenté d'envahir¹⁴. Ainsi Chiang Kai-shek décida-t-il d'en faire la base principale des opérations de propagande à destination du continent, et donc de la guerre dite psycho-

Government on Formosa to cease all air and sea operations against the mainland. » Voir États-Unis, 1950. (« L'attaque contre la Corée démontre d'une manière qui ne laisse plus place à aucun doute que le communisme a dépassé le stade de la subversion pour conquérir des nations indépendantes et fera désormais usage de l'invasion armée et de la guerre. [...] En conséquence, j'ai donné l'ordre à la VII^e flotte d'empêcher toute attaque contre Formose et, comme corollaire, j'enjoins au gouvernement chinois installé dans cette île de cesser toutes les opérations aériennes et navales contre le continent. » Traduction de Denise Meunier.)

¹⁰ À la suite de l'évacuation des îles Beiji 北麴 et Nanji 南麴 par les nationalistes du KMT, au large de la province du Zhejiang 浙江, le 25 février 1955.

¹¹ Sur la territorialisation progressive de la partition chinoise et les raisons du maintien de ces trois archipels sous contrôle de Chiang Kai-shek, voir Gandil, 2024, 58-76.

¹² Sur les modalités spécifiques de la partition chinoise, voir Mengin, 1998, 20-23.

¹³ Sur l'administration de zone de guerre, voir Gandil, 2024, 116-131.

¹⁴ Du 25 au 27 octobre 1949 sur l'île de Kinmen proprement dite, lors de la bataille de Guningtou 古寧頭 ; du 26 au 27 juillet 1950 sur les îles mineures de Dadan 大膽 et d'Erda 二膽, à l'ouest de l'archipel ; dans la nuit du 24 au 25 août 1958 sur le minuscule îlot de Dongding 東碇 (0,016 km²), à 25 km des côtes de l'île de Kinmen proprement dite.

logique (*xinli*, 心理)¹⁵. Dès le début des années 1950, de gigantesques haut-parleurs furent érigés de part et d'autre du bras de mer séparant Kinmen de la ville de Xiamen 廈門 (en République populaire de Chine). Orientés face à la rive opposée, ils crachaient en continu (*hanhua*, 喊話) leurs appels à la défection, vantant les mérites et les réalisations du régime qui les avaient fait construire. À cela s'ajoutèrent des envois de pamphlets et d'artefacts (nourriture, vêtements, cigarettes, savon, montres, radios...) que les communistes réalisaient par cerf-volant (*fengzheng*, 風箏) et les nationalistes par ballon (*kongpiao qiqiu*, 空飄氣球). En tant que théâtre principal de la deuxième crise du détroit de Taiwan, Kinmen fut la cible de 500 000 obus tirés par l'APL entre le 23 août et le 6 octobre 1958, puis fut bombardé un jour sur deux (*dan da shuang buda*, 單打雙不打) jusqu'à la fin de l'année 1978. L'annonce de l'établissement de relations diplomatiques entre Washington et Pékin pour le 1^{er} janvier 1979, accompagné du retrait de la VII^e flotte, avait alors incité la Chine populaire à troquer son objectif de « libération de Taiwan » (*jiefang Taiwan*, 解放台灣) contre celui de « réunification pacifique » (*heping tongyi*, 和平統一), sans renoncer à l'usage de la force comme ultime recours. Cette victoire diplomatique vint couronner une décennie particulièrement faste en la matière pour la République populaire de Chine. Un peu plus de sept ans auparavant, à la suite d'un vote de l'Assemblée générale des Nations unies tenu le 25 octobre 1971, l'unique siège de l'organisation dévolu à la Chine avait été retiré à Taipei et confié à Pékin.

Malgré l'allègement de la menace, les populations de Kinmen, de Wuqiu et de Matsu continuèrent de se préparer à la guerre pendant plus d'une dizaine d'années. L'administration militaire ne fut en effet levée qu'en 1992, dans le cadre de la démocratisation et de l'indigénisation de la République de Chine. Longtemps crispé sur ses positions autoritaires et nationalistes chinoises, le gouvernement de Taipei – sous l'égide du président Lee Teng-hui – finit en effet par rendre les institutions du régime représentatives du seul territoire et de la seule population sous son contrôle effectif, concourant à l'abandon implicite du projet de reconquête armée du continent¹⁶. Des dizaines de milliers de soldats quittèrent alors Kinmen, Wuqiu et Matsu au cours des années 1990, laissant derrière eux l'empreinte matérielle du construit, de l'érigé, du délimité, de l'excavé.

HERMÉNEUTIQUE DES RUINES : ÊTRE À L'ABANDON, ÊTRE ABANDONNÉ

Matières potentielles à ruines, les legs de la guerre civile chinoise en matière d'architecture et d'aménagement de l'espace n'ont pas tous subi le même sort à Kinmen. Certains ont fait l'objet de rénovations voire d'une patrimonialisation post-1992, au service du développement touristique de l'archipel¹⁷. Les restrictions de circulation entre Kinmen et l'île de Taiwan ont en effet été levées en 1993, puis des liaisons directes entre Kinmen et Xiamen ont été établies en 2001 – sept ans avant l'ouverture de liaisons directes entre l'ensemble du continent chinois et Taiwan. Parmi ces vestiges rénovés et entretenus, on trouve notamment le mur de haut-parleurs de Beishan (*Beishan boyinqiang*, 北山播音牆). Situé au nord-ouest de

¹⁵ Pour une description détaillée de ces opérations de propagande, voir Szonyi, 2008, 95-99 et Chiang, 2017, 135-160.

¹⁶ Sur les transformations de la République de Chine au tournant des années 1980-1990, voir Mengin, 2013, 165-184. Sur la place spécifique de Kinmen et de ses habitants dans ces processus, voir Gandil, 2024, 140-154.

¹⁷ Sur le tourisme fondé sur le passé de zone de guerre de Kinmen, voir *ibid.*, 193-194.

l'île de Kinmen proprement dite, il diffuse désormais, à un volume raisonnable, des chansons et d'anciens messages de propagande enregistrés par la célèbre chanteuse Teresa Teng (Deng Lijun, 鄧麗君). C'est également le cas du poste d'observation de Mashan (*Mashan guancesuo*, 馬山觀測所) qui, établi sur la pointe nord-est de l'île, se trouve au plus proche des rives contrôlées par Pékin. Au moyen de jumelles dont le pied est rivé au sol, les visiteurs peuvent observer le drapeau de la République populaire de Chine flotter au-dessus de l'îlot Jiao 角 et la petite île de Xiaodeng 小嶼, à seulement deux kilomètres de là. Enfin, le tunnel de Zhaishan (*Zhaishan kengdao*, 翟山坑道), excavé à la fin des années 1970 dans le granite du littoral sud-ouest de Kinmen, était initialement destiné à protéger la flotte des nationalistes du KMT contre les bombardements de l'APL ; il est maintenant devenu le théâtre de concerts de musique classique organisés une fois l'an par les autorités du parc national de Kinmen, en raison de son acoustique réputée exceptionnelle. À l'ensemble de ces sites, dont les exemples pourraient être multipliés, s'ajoutent ceux non moins reconnus comme emblématiques, mais ayant été abandonnés. Le théâtre désaffecté de Jinsha (*Jinsha xiyuan*, 金沙戲院), construit en 1964 au cœur de la ville de Shamei 沙美, ou le tank de fabrication américaine ensablé depuis les années 1990 sur la plage d'Oucuo (*Oucuo zhanche*, 歐厝戰車) trouvent ainsi leur place dans les guides touristiques et figurent sur les cartes postales distribuées par l'atelier d'artiste local réputé « Une botte de ciboule » (*Yi ba cong*, 一把葱).

Le 17 janvier 2018, après quatre mois et demi d'enquête de terrain, j'ai déjà conscience de ces emplacements spécifiques, de ces fragments d'histoire investis par le présent, mis au service de la mémoire historique par les autorités locales ou par la population. J'ai également conscience des multiples casernes, bunkers, casemates et abris dont l'archipel déborde, de ces lieux que rien ne distingue les uns des autres si ce n'est leurs coordonnées géographiques et, à peu de chose près, leur état de conservation. Anonymes la plupart du temps, ils contribuent à forger autant qu'ils spatialisent l'image d'Épinal – le « lieu générique », dit le géographe Bernard Debarbieux¹⁸ – de l'archipel représenté comme zone de guerre. Sur la grande carte de Kinmen que j'ai placardée dans mon appartement, je fais progressivement émerger le mailage tissé par ces legs matériels de la guerre civile chinoise, à l'aide de stickers que je colle à chaque fin de journée.

Le Centre de documentation sur la guerre psychologique n'entre dans aucune de ces catégories. De fait, lorsque je découvre ce bâtiment, mon étonnement est avant tout provoqué par la lecture d'un nom triomphant, qui m'était jusqu'alors inconnu, inscrit sur une façade dégradée. Saisi par ce contraste, j'entreprends donc de documenter ce lieu *in situ*, avec l'exploration urbaine – ou *urbex*, néologisme formé par la contraction de l'anglais *urban exploration* – pour outil méthodologique¹⁹.

Analogue à l'observation ethnographique en ce qu'elle suppose de découvrir un milieu par immersion et sans provoquer d'altération²⁰, l'*urbex* s'est d'abord développée dans les États-Unis des années 1970, avant d'être réappropriée par la communauté académique comme

¹⁸ Debarbieux, 1995a, 99-100.

¹⁹ Bien que le Centre de documentation sur la guerre psychologique ne se situe pas en milieu urbain, j'utilise ici l'expression « exploration urbaine » (*urbex*) en raison de sa valeur générique. Elle peut en effet servir à désigner toute exploration de lieu abandonné, même en milieu rural. Si le terme *rurex* (pour rural exploration) existe bel et bien, je me range derrière celles et ceux qui en font une sous-catégorie de l'*urbex*, et non son pendant.

²⁰ Audin, 2017, 2-3.

pratique d'enquête au milieu des années 2000, puis popularisée par l'avènement des réseaux sociaux²¹. Les sites concernés sont ceux auxquels le Centre de documentation sur la guerre psychologique de Kinmen peut être rapporté : les « ruines modernes » voire « contemporaines » (parfois dites aussi post-modernes ou post-industrielles)²², c'est-à-dire les bâtiments abandonnés dont les matériaux de construction (béton, ciment, acier) trahissent la facture récente. L'attrait croissant des chercheurs de toutes disciplines pour ces espaces – tant comme objets de réflexion théorique que d'exploration empirique²³ – était déjà qualifié en 2011 de « tournant vers les ruines en sciences humaines et sociales²⁴ » par le géographe américain Tim Edensor, dont les recherches sur la ville américaine de Détroit ont été pionnières en la matière²⁵.

Urbexer malgré lui, le jeune doctorant que je suis au début de l'année 2018 n'a pas conscience de cette généalogie, ni des glissements qu'il pourra peut-être y introduire. Après avoir contourné les barils et repoussé les branches qui bloquaient mon chemin, je m'enfonce sous un petit préau rectangulaire, plus large que long, où se trouvent quatre portes (figure 2).



Figure 2. Le préau du Centre de documentation sur la guerre psychologique
(© Alexandre Gandil, 2018)

²¹ Sur l'urbex comme outil méthodologique, voir entre autres Edensor, 2005 ; Garrett, 2011 ; Mott et Roberts, 2013 ; Offenstadt, 2022.

²² Sur l'opposition entre « ruines anciennes » et « ruines modernes », voir Olsen et Pétursdóttir, 2014, 5-8. Pour une analyse critique de l'expression « ruines contemporaines » (opposées aux « ruines classiques »), voir Somhegyi, 2014.

²³ Parmi les ouvrages de référence : Buchli et Lucas, 2001 ; Edensor, 2005 ; Hell et Schönle, 2010 ; Scott, 2019.

²⁴ Edensor, 2011, 162.

²⁵ Edensor, 2005.

Deux d'entre elles, condamnées, se situent sur les murs de droite et de gauche. Les deux autres, dégondées, encadrent une gigantesque fresque dorée aux motifs géométriques, qui dévore la quasi-totalité du mur du fond. Son état de conservation, de même que la présence d'un tissu rose pâle recouvrant une structure de bois appliquée au plafond, tranchent avec le gris du sol et des parois. Entre la poussière et les feuilles mortes, la présence de débris ainsi que d'un carton déplié sur quelques lattes de bois me laisse penser que le lieu n'est pas parfaitement inhabité.

N'ayant d'autre choix que celui auquel ma témérité et ma force physique m'astreignent, je m'engage dans l'un des deux chemins déjà ouverts. Je me retrouve alors dans une pièce d'un volume immense, où la lumière du matin s'engouffre à travers une rangée d'ouvertures percées au ras du plafond (figure 3).



Figure 3. Pièce principale (© Alexandre Gandil, 2018)

La symétrie est quasi parfaite : les murs de droite et de gauche comportent chacun deux grands panneaux de bois délabrés au cadre épais et sont percés d'une arche rectangulaire. Chaque arche ouvre sur les extrémités de ce que je suppose être une galerie, nue et de hauteur réduite, enroulée autour de la pièce principale. Si les panneaux de bois latéraux semblent être d'époque, celui appliqué sur le mur du fond, recouvert d'un papier blanc où se lisent encore quelques caractères, paraît plus récent. De fait, le paragraphe de gauche mentionne « les années passées de guerre et de restrictions » (*qian zhanzheng jinzhi de niandai*, 前戰爭禁制的年代)²⁶ tandis que celui de droite évoque « les présentes années de paix » (*xianzai heping de niandai*, 現在和平的年代). Cette périodisation dichotomique pourrait avoir trois points de bascule : 1992 avec la levée de l'administration de zone de guerre, 2001 avec l'ouverture des liaisons directes entre Kinmen et Xiamen, 2008 avec l'accession de Ma Ying-jeou à la

²⁶ Le premier caractère, avant 前, n'est pas lisible car le papier a été déchiré, mais la phrase se comprend sans celui-ci.

magistrature suprême de la République de Chine (Taiwan), son double mandat (2008-2016) ayant marqué une période de rapprochement sans précédent entre les deux rives du détroit. Sur les côtés de la pièce, les activités de la guerre psychologique menées depuis Kinmen se retrouvent objectivées par leur mise en données, statistique ou cartographique, et matérialisées par les panneaux de bois. Sur le mur de droite, un premier panneau fait ainsi figurer un histogramme dont le titre se lit presque sans difficulté : « Graphique représentant le nombre annuel de ballons aériens lancés depuis la base » (*jidi linian kongpiao shuliang tongji*, 基地歷年空飄數量統計表) (figure 4).

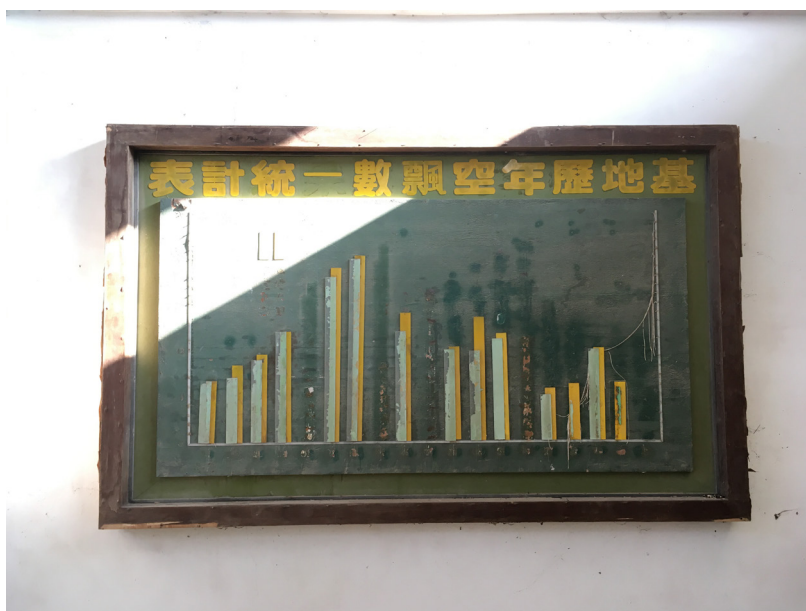


Figure 4. « Graphique représentant le nombre annuel de ballons aériens lancés depuis la base »
(© Alexandre Gandil, 2018)

D'après les barres restantes et ce que les traces de colle laissent présumer, les statistiques courent sur une période de 19 ans, sans qu'une quelconque légende ne vienne en préciser le bornage, ni distinguer entre les deux barres (l'une jaune, l'autre turquoise) superposées chaque année, ni graduer l'axe des ordonnées.

À gauche de ce premier panneau se trouve une « Carte des infrastructures de la guerre psychologique à Kinmen » (*Jinmen xinzhàn sheshi tu*, 金門心戰設施圖) (figure 5).



Figure 5. « Carte des infrastructures de la guerre psychologique à Kinmen »
(© Alexandre Gandil, 2018)

Les quatre îles principales de l'archipel de Kinmen y sont représentées, mais seules les deux plus petites, celles de Dadan 大膽 (0,79 km²) et d'Erda 二膽 (0,28 km²), à l'ouest, ont conservé l'empiecement en relief permettant de les faire figurer. Les contours des îles de Kinmen (134,25 km²) et de Lieyu 列嶼 (14,85 km²), dite également Little Kinmen (*Xiao Jinmen*, 小金門), ne se devinent donc qu'au différentiel de couleur provoqué par une exposition plus ou moins longue à la lumière du jour. Si la légende a disparu ici également, ma connaissance du terrain et des normes cartographiques me permettent de comprendre les traces d'éléments restants. Les traits courbés, tranchés dans le bois de la mer, représentent les liaisons maritimes. Elles s'étirent du port de Shuitou 水頭 (Kinmen) à celui de Jiugong 九宮 (Little Kinmen), lui-même relié à celui de Dadan. La succession de traits blancs horizontaux qui s'allongent à mesure qu'ils s'éloignent de Kinmen donnent à voir la localisation et la portée des haut-parleurs tournés vers le continent. Les petits cercles excavés, quant à eux, indiquent les stations de radiodiffusion, dans la mesure où ils se trouvent sur les points culminants des îles de Kinmen (253 mètres pour le mont Taiwu 太武) et de Little Kinmen (119 mètres pour le mont Qilin 麒麟).

La disposition du mur de gauche répond à celui de droite. Ainsi, faisant face à l'histogramme, je découvre un panneau de bois dont le titre lui-même a subi les affres du temps (figure 6).

Si les deux premiers caractères me résistent, je parviens à deviner le troisième par déduction et obtiens un incomplet « Tableau statistique des accomplissements de la guerre psychologique par année » (*linian xinzhàn chéngguó tóngjìbiào*, 歷年心戰成果統計表). De ce tableau, il ne reste rien, si ce n'est la marque de trois rectangles sur lesquels étaient certainement présentées lesdites statistiques, chacun étant chapeauté par une inscription : « radiodiffusion » (*guāngbō*, 廣播), « propagande sonore » ou « ballons aériens ».

Le dernier panneau, enfin, me subjugue (figure 7).



Figure 6. « Tableau statistique des accomplissements de la guerre psychologique par année » (titre incomplet) (© Alexandre Gandil, 2018)



Figure 7. « Carte des objectifs visés par les ballons aériens » (© Alexandre Gandil, 2018)

Il s'agit du plus dégradé des quatre, puisqu'un bon tiers s'est vraisemblablement effondré en raison d'une infiltration d'eau. Mais l'œil averti parvient à reconstruire la carte de la République de Chine dans ses frontières revendiquées (figure 7bis), c'est-à-dire dont le territoire,

par-delà le continent contrôlé par Pékin, englobe également la Mongolie extérieure et mord de petites parties de la Russie, du Tadjikistan, de l'Afghanistan, du Pakistan, du Népal, de l'Inde et du Myanmar (Birmanie).



Figure 7bis. Reconstitution par la pensée de la « Carte des objectifs visés par les ballons aériens »
(© Alexandre Gandil, 2018)

Cette reconstitution, je l'opère comme un puzzle dont les pièces se trouvent mélangées, au pied du panneau de bois. Au sol s'amoncellent des lattes et des fragments de provinces chinoises, dont le découpage respecte celui fixé avant le repli des institutions centrales à Taipei en décembre 1949, alors même que la Chine populaire l'a depuis modifié à plusieurs reprises. Les débris sont surmontés par un caractère chinois, gras et vert : *kong* 空. Remis à son emplacement initial, il se retrouve associé au caractère *piao* 飄 et permet de compléter le titre de cette « Carte des objectifs visés par les ballons aériens » (*kongpiao mudi tu*, 空飄目標圖). Dans ce contexte, celui du Centre de documentation tel qu'il opérait à l'époque, *kong* fait donc référence au « ciel » ou à l'« air ». Mais pris isolément, tel que je le vois par terre, dans le contexte du Centre de documentation tel qu'il se trouve lors de ma visite, *kong* pourrait tout aussi bien être compris autrement. De fait, *kong* est aussi l'adjectif qui permet de qualifier quelque chose de « vide ».

C'est face à ce quatrième panneau que je prends conscience du sens de ma visite, et du mode de rapport complexe au temps et à l'espace qui caractérise les lieux abandonnés. Dans la littérature académique, le recours aux concepts d'« hétérotopie²⁷ », de « non-lieu²⁸ » et de « ter-

²⁷ Foucault, 2012 [1984].

²⁸ Augé, 1992.

ritoire en attente²⁹ » pour penser les ruines, de même que la mention de présences fantomatiques subies ou à révéler³⁰, viennent souligner ce qui se joue dans la marge, dans le « pli³¹ ». Ici, je me trouve donc face à une carte produite post-1949, qui nie la partition de la Chine tout en exposant les moyens d’y remédier. Le contrôle de la partie continentale par les communistes est à la fois présenté comme illégitime – par le tracé des frontières nationales et provinciales – et admis dans les faits – par la mention de cibles à atteindre par les ballons aériens lancés depuis Kinmen. La propagande déversée par ces ballons doit *a minima* démoraliser les communistes, *a maxima* les pousser à se soulever. C’est le projet des nationalistes du KMT, celui de recouvrer le continent à travers la guerre psychologique menée depuis Kinmen à défaut de pouvoir le contre-attaquer, qui est porté par l’ensemble des panneaux accrochés dans la pièce principale – et par le Centre de documentation lui-même. Or, parce que ce projet a été abandonné en 1992, le bâtiment qui s’en faisait le vecteur a été lui aussi *abandonné* (c’est l’état de fait) et, plus encore, laissé à *l’abandon* (c’est le processus)³² – comme l’ont été les quatre panneaux de la pièce principale. La carte de la République de Chine souveraine sur les deux rives du détroit s’en est en partie dégradée, moisie, effondrée. Les provinces dans leurs frontières idéelles se sont désolidarisées et égrainées une à une, tombant dans le vide qu’un caractère *kong* pourrait bien, ironiquement, venir nommer.

Par-delà l’allégorie, le vide est aussi de celui du bâtiment dans lequel je me trouve. À l’exception des panneaux sur les murs de la pièce principale et de la fresque sous le préau, rien d’autre ne vient remplir l’espace que les déchets et l’œuvre du temps qui passe là où il semble s’être arrêté. Or les chercheurs convoquant les ruines s’attachent fondamentalement à la matérialité. Suivant Carlo Ginzburg, ils collectent de multiples « traces³³ » des pratiques passées de l’espace, à partir desquelles ils pourront écrire une histoire encore retenue dans les limbes du « non-événementiel³⁴ » – parce qu’elle est histoire du quotidien, ou de groupes minoritaires, ou des deux. Cela vaut notamment pour les rares travaux renseignant la construction et la territorialisation de l’État à partir des lieux abandonnés : ceux de l’historien français Nicolas Offenstadt sur la République démocratique allemande³⁵, ou ceux de l’archéologue Anna McWilliams sur la portion du rideau de fer séparant l’Autriche de la Tchécoslovaquie³⁶. Au Centre de documentation sur la guerre psychologique, pourtant, il semble que tout ce qui ait pu être déplacé ait été emporté. Le vide de l’espace se redouble du vide laissé par les questions encore sans réponses : quelles interactions se nouaient dans ce bâtiment ? Comment expliquer les raisons de son abandon, contrairement à d’autres legs matériels de la guerre

²⁹ Chazalon et Campeau-Vallée, 2016.

³⁰ Voir entre autres Edensor, 2005 ; McMorrough, 2008 ; Gamberi et Calzana, 2025.

³¹ Deleuze, 1988.

³² En distinguant entre « abandonné » et « à l’abandon », je m’inspire des réflexions de l’historienne et anthropologue américaine Ann Laura Stoler (2008, 195) sur le mot *ruin*, dont le sens varie selon la nature grammaticale (nom ou verbe) : « “*Ruin*” is both the claim about the state of a thing and a process affecting it. It serves as both noun and verb. To turn to its verbal, active sense is to begin from a location that the noun *ruin* too easily freezes into stasis, into inert object, passive form. » (« Le mot “*ruin*” désigne à la fois l’état d’une chose et le processus qui l’affecte. Il fait à la fois office de nom et de verbe. S’en remettre à son sens verbal, actif, c’est partir d’un point que le nom *ruin* fige trop facilement dans un état statique, dans sa forme passive, d’objet inerte. » Ma traduction.).

³³ Ginzburg, 1989 [1986], 2010.

³⁴ Veyne, 2013 [1971], 31-32.

³⁵ Offenstadt, 2018 et 2019.

³⁶ McWilliams, 2013 et 2014.

civile chinoise ? En quoi son cas renseigne-t-il sur la fabrique de la mémoire historique à Kinmen ? C'est dès lors à la recherche d'autres traces, à partir de celles récoltées au cours de l'*urbex*, que l'enquête historique se consacre.

UNE GÉNÉALOGIE DES RUINES

Les rares sources faisant mention du Centre de documentation ne l'évoquent que comme un appendice du terrain sur lequel il fut érigé : la base dite du parc Guanghua (*Guanghua Yuan Jidi*, 光華園基地). Ce site représentait un maillon crucial dans la conduite de la guerre psychologique contre le PCC, puisque les opérations de stockage d'hydrogène, de gonflage et d'envoi des ballons de propagande y avaient été regroupées à partir de 1969. Sa localisation, au pied du mont Taiwu, lui assurait en effet une protection contre la plupart des obus tirés un jour sur deux depuis Xiamen. Le peu d'attention accordé au Centre de documentation par les historiens, même amateurs³⁷, se traduit par des informations contradictoires quant à sa date d'inauguration. Les sources les plus fiables convergent néanmoins vers le 22 février 1984. C'est ce que confirment les chroniques du comté de Kinmen (*Jinmen xianzhi*, 金門縣志)³⁸, un cliché de l'Agence de presse militaire (*Junwenshe*, 軍聞社) pris ce jour-là³⁹, ainsi qu'une brève publiée le lendemain dans le *Zhengqi Zhonghua Ribao* 正氣中華日報, un quotidien local⁴⁰. Cette même brève, reproduite par le sociologue Chiang Bo-wei dans son ouvrage de référence, précise :

Après la cérémonie de coupe du ruban, le chef du commandement de défense de Kinmen a immédiatement tourné la clé du bâtiment, puis a conduit les officiels dans la salle de réunion pour assister à une courte présentation. Tous ont ensuite pu apprécier les accomplissements de la guerre psychologique exposés dans le Centre de documentation, grâce aux explications livrées par des panneaux de bois. Parmi les installations du centre, on trouve une salle d'exposition, une salle de projection de diapositives, les techniques et pratiques utilisées par la République de Chine dans la guerre psychologique contre les bandits [communistes], une comparaison du niveau de vie entre les deux rives du détroit, des livrets de propagande envoyés vers le continent, et les accomplissements de la guerre psychologique. Parmi les artefacts exposés, on trouve également un haut-parleur utilisé lors de la deuxième crise du détroit de Taiwan, ce qui est d'une importance historique notable. Le contenu du Centre de documentation sur la guerre psychologique est extrêmement riche ; outre le fait d'exposer les succès de la zone de défense, il permet aussi de révéler la conspiration du front uni mené par les bandits communistes, de renforcer notre mission, et d'alimenter haine et détestation contre ces mêmes bandits⁴¹.

Par-delà ce que son appellation laisse entendre, le Centre de documentation sur la guerre psychologique était donc, avant tout, un musée. Cela vient préciser les observations de mon

³⁷ Je fais référence ici aux « travailleurs culturels et historiques » (*wen shi gongzuozhe*, 文史工作者), individus ne disposant d'aucune formation particulière à la recherche, mais guidés par un attachement à leur terre d'origine et par la volonté de lui faire une place dans l'Histoire. Sur leur rôle dans la constitution d'un savoir sur Kinmen, voir Gandil, 2024, 157-159.

³⁸ Li, 2009, 290.

³⁹ Chen, 1984.

⁴⁰ « Les travaux de construction du Centre de documentation sur la guerre psychologique ont débuté au mois de février de l'an 72 de la République de Chine [1983], et ont duré toute une année. La cérémonie d'inauguration s'est tenue le 22 février, à 8 heures du matin [...]. ». Brève du 23 février 1984, datée par erreur de 1983 dans l'ouvrage (rédacteur non mentionné), reproduit dans Chiang, 2017, 138.

⁴¹ *Ibid.*

urbex improvisé en matière d'organisation de l'espace. Les deux portes condamnées devaient certainement desservir la « salle de réunion » (*huiyishi*, 會議室) et la « salle de projection de diapositives » (*huandengpianshi*, 幻燈片室) ; ce que j'ai identifié comme la pièce principale était en réalité la « salle d'exposition » (*zhanlanshi*, 展覽室) où ont subsisté les « panneaux de bois » (*muban*, 木板). En outre, les traces que j'avais collectées à travers les restants de cartes et de statistiques se trouvent ici complétées par la liste des artefacts exposés et la présentation du discours qui les accompagne. Le Centre de documentation venait donc bien emblématiser le credo des nationalistes du KMT, d'une part, et le rôle-clé de Kinmen dans la réalisation de leur projet, d'autre part. Ce qu'il donnait à voir reposait sur une double synecdoque, à la fois « temporelle » et « territorialisante », suivant l'emprunt à la rhétorique opéré par Bernard Debarbieux⁴². Bien qu'*a priori* circonscrite par le temps de la déambulation et l'enceinte du bâtiment, sa visite devait faire entrer en résonance d'autres temporalités (celle, pluri-décennale, de la guerre civile et celle, espérée, de la reconquête du continent par la victoire contre les communistes), ainsi que d'autres espaces (l'archipel tout entier, le bras de mer entre Kinmen et Xiamen, les deux rives du détroit de Taiwan, le territoire national dans ses frontières revendiquées). La précision apportée par l'année d'ouverture (1984) permet en outre de déterminer la nature du public ciblé. Les visiteurs appelés à faire l'expérience matérielle de cette mise en récit étaient moins les habitants du petit archipel, déjà largement renseignés et mobilisés au quotidien⁴³, que des invités venus de l'île de Taiwan et de l'étranger, spécialement sollicités par le gouvernement de Taipei et l'administration locale. Pour saisir l'enjeu de ces développements, il faut en revenir au contexte spécifique des années 1980.

Dans son ouvrage devenu incontournable sur la première crise du détroit de Taiwan, Thomas E. Stolper écrivait en 1985 : « Quemoy [Kinmen] et Matsu sont à présent loin des yeux et loin du cœur de tous, mis à part de quelques spécialistes⁴⁴. » De fait, dans les années 1950, lorsque leur cas avait failli activer le détonateur d'un conflit mondial potentiellement nucléaire, les archipels de Kinmen et de Matsu avaient été violemment projetés sous les phares de l'attention internationale – comme Fachoda et Dantzig avant eux, comme le Biafra et Kobané après eux. Leurs noms étaient connus de tous car dits, écrits et répétés, jusque dans le débat du 7 octobre 1960 opposant les deux candidats à la présidence américaine John F. Kennedy et Richard Nixon⁴⁵. Leur emplacement n'était secret pour personne car il était indiqué, rappelé et reproduit par les mots et par les cartes, que ces dernières aient été imprimées dans la presse et les livres, ou diffusées dans des documentaires et des journaux télévisés. Or la ritualisation des bombardements intervenue au tournant des années 1950-1960, puis leur arrêt complet à la fin de la décennie 1970, à la faveur des victoires diplomatiques enregistrées par la Chine populaire, ont progressivement rayé Kinmen (et Matsu) de l'agenda du monde.

⁴² Debarbieux, 1995a ; 1995b et 2010.

⁴³ Dès la fin de l'année 1949, l'administration locale de Kinmen mit en place un système de milice dans lequel la population fut enrôlée, afin de soulager l'armée tout en brouillant la frontière entre civils et militaires. Le système fut perfectionné et rationalisé au fil des années. Il n'a été dissous qu'en 1992, avec la disparition de l'administration de zone de guerre. Sur ce point, voir Gandil, 2024, 105-107 et 120-122.

⁴⁴ Stolper, 1985, 142.

⁴⁵ Le dernier bombardement d'ampleur sur Kinmen avait été opéré quelques mois auparavant, du 17 au 19 juin 1960. Pékin protestait alors contre la visite du président américain Dwight Eisenhower à Taipei.

Comme le démontre Françoise Mengin, l'affront de la dé-reconnaissance internationale de la République de Chine conduisit le régime nationaliste à se trouver une « légitimité de complément⁴⁶ » : si la croissance économique fut désormais mise en avant, la prétention à représenter la Chine dans son ensemble n'en fut pas moins entamée. L'archipel de Kinmen, oublié du fameux miracle économique taiwanais⁴⁷, continua donc de servir la cause de la légitimité idéologique. La fin des bombardements permettait d'envisager plus sereinement la visite de politiques, de militaires et d'intellectuels (chercheurs, journalistes, artistes) nationaux et internationaux, qui pourraient dès lors être exposés à la mise en récit de la lutte anticommuniste menée depuis Kinmen à travers une expérience immersive. Cette dernière prit donc corps à travers une série de lieux nouveaux ouverts dans les années 1980, dont le Centre de documentation sur la guerre psychologique. C'est la même année, en 1984, que fut ouvert le musée sur la bataille de Guningtou commémorant la victoire des nationalistes du KMT lors de la première tentative d'invasion de Kinmen par les communistes (25-27 octobre 1949) ; le musée sur la deuxième crise du détroit de Taiwan fut ouvert quatre ans plus tard. Pour les visites nécessitant de passer au moins une nuit sur place, les invités pouvaient loger dans une maison d'hôtes (*yingbinguan*, 迎賓館) ouverte en 1980. Creusée à même le granite pendant deux ans, elle se répartit en 31 chambres desservies par un tunnel de 320 mètres de long. Au Centre de documentation, l'expérience n'était d'ailleurs pas seulement immersive ; elle était également interactive, puisque son emplacement sur la base du parc Guanghua permettait aux visiteurs de participer aux opérations très appréciées de lancers de ballons de propagande⁴⁸.

Au regard de cette généalogie, la lutte dont le Centre de documentation devait se faire le vecteur était moins dirigée contre les communistes que contre l'oubli – oubli de ce que les nationalistes avaient fait, de ce qu'ils faisaient encore, et de ce qui leur restait encore à faire. Puisant d'un côté dans le « lieu de mémoire » de Pierre Nora⁴⁹, et de l'autre dans le « lieu exemplaire » d'André Micoud, en ce qu'il « [signifiait] la possibilité d'un avenir différent⁵⁰ », il était finalement le lieu où passé et futur étaient présentifiés, au service d'une téléologie nationale à légitimer ; un « haut lieu », en ce qu'il « [exprimait] symboliquement, au travers de ses représentations et de ses usages, un système de valeurs collectives ou une idéologie⁵¹ ».

Ce rôle fut tenu pendant neuf courtes années. En 1993, dans la foulée de la levée de l'administration de zone de guerre, de la normalisation subséquente du statut de Kinmen et de l'abandon du projet de reconquête du continent, le Centre de documentation sur la guerre psychologique ferma ses portes. Quatre ans plus tard, en 1997, ce fut au tour de la base du parc Guanghua d'être laissée à la nature ; entretemps, l'un des bâtiments de stockage avait servi à héberger quelques correspondants locaux de l'Agence de presse militaire⁵². Tandis que la presse locale déplorait un abandon total dans un entrefilet de 2004⁵³, l'ancienne centrale électrique de la base fut louée à partir de l'année suivante à la distillerie d'alcool de sorgho

⁴⁶ Mengin, 2013, 103-141.

⁴⁷ Gandil, 2024, 133-134.

⁴⁸ Chiang, 2017, 139.

⁴⁹ Nora, 1984.

⁵⁰ Micoud, 1991, 12.

⁵¹ Debarbieux, 2003.

⁵² Li, 2023.

⁵³ Weng, 2004.

de Kinmen, qui put dès lors y faire vieillir ses barriques. Le Centre de documentation sur la guerre psychologique, quant à lui, fit l'objet d'un court regain d'intérêt lors des « Festivals artistiques et touristiques en zone de guerre à Kinmen » (*Jinmen zhandi guanguang yishu ji*, 金門戰地觀光藝術季) de 2013 et 2014, lorsque le bureau du tourisme du comté décida d'organiser une exposition éphémère⁵⁴ ; c'est donc à ces événements récents que peuvent être rapportés la rénovation de la fresque dorée du préau (figure 2) et les deux courts paragraphes au fond de la salle principale (figure 3). Dès 2015, le lieu était investi par des sans-abris. La noyade de l'un d'entre eux dans le lac Tai 太, situé à proximité, provoqua un débat sur la potentielle condamnation du bâtiment à l'aide d'une grille en fer⁵⁵ – laquelle m'aurait empêché d'y pénétrer trois ans plus tard.

Comment expliquer l'abandon de ce haut lieu, là où d'autres vestiges de la guerre civile chinoise y ont échappé ? La réponse est à puiser dans les modes de construction de la mémoire historique à Kinmen, elle-même conditionnée par les trajectoires du politique depuis la partition de la Chine.

En raison de son statut de zone de guerre, l'archipel de Kinmen avait été tenu à l'écart, de 1949 à 1992, des transformations de la République de Chine en tant qu'État. Ces transformations s'étaient opérées dans la base de repli du régime, l'île de Taiwan : tenue d'élections aux échelons provinciaux et locaux auxquelles pouvaient participer des candidats sans étiquette dès 1950, constitution d'une opposition structurée au KMT dès les années 1970, levée de la loi martiale dès 1987. Or cette administration distincte de Kinmen et de Taiwan était venue se greffer sur des trajectoires historiques tout aussi distinctes. La colonisation japonaise de Taiwan (1895-1945) avait incité Chiang Kai-shek à adopter une violente politique de sinisation de l'île dès qu'elle fut recouverte, le 25 octobre 1945. Cette politique se caractérisa par un accaparement immédiat des positions de pouvoir et d'accumulation au profit de Chinois dépêchés depuis le continent, d'une part, et par une volonté d'éradication de tout particularisme taiwanais réel ou supposé, d'autre part. C'est ce qui scella un divorce profond entre les Chinois continentaux et les Taiwanais avant même la partition chinoise, à la faveur du soulèvement de la population insulaire le 28 février 1947⁵⁶. Dès lors, les transformations de l'État post-1949, parce qu'élaborées à Taiwan en tant que base de repli, se lisent au regard de ce clivage communautaire et, plus généralement, du rapport de Taiwan à la Chine en tant qu'« espaces historiques⁵⁷ » : les élections provinciales et locales avaient notamment été autorisées pour compenser l'exclusion des Taiwanais de la sphère politique nationale⁵⁸, l'opposition au KMT s'était en partie structurée autour de la remise en cause de la domination des Chinois continentaux arrivés après 1945 et de la volonté de mettre en valeur le passé distinctif de l'île de Taiwan⁵⁹, puis l'abrogation de la loi martiale à Taiwan avait rendu envisageable une démocratisation du régime solidaire de sa taiwanisation⁶⁰.

⁵⁴ Li, 2023.

⁵⁵ Chen, 2015.

⁵⁶ Sur le retour heurté de Taiwan sous souveraineté chinoise, voir Mengin, 2013, 33-45.

⁵⁷ Bayart, 2016, 23-27.

⁵⁸ Ngo, 2004, 208-209.

⁵⁹ Ferhat-Dana, 1998, 33-34.

⁶⁰ Gandil, 2024, 140-147.

Ainsi, avec la levée de l'administration de zone de guerre en 1992, l'archipel de Kinmen et sa population ont été projetés au sein de processus taiwano-centrés de construction et de territorialisation du politique, initialement pensés et élaborés sans eux. Parmi les multiples tactiques et stratégies visant à se replacer sur la carte du détroit de Taiwan, au sein d'une République de Chine désormais démocratisée et taiwanisée, les habitants de Kinmen ont progressivement adopté un registre d'énonciation du politique fondé sur la notion de sacrifice⁶¹. La période d'administration de zone de guerre (1949-1992) s'en retrouve ré-énoncée. Elle devient, rétrospectivement, celle d'un lourd tribut payé par le petit archipel au nom d'une cause plus grande que lui : la sanctuarisation de Taiwan comme base de repli. Cela permet dès lors aux habitants de Kinmen de s'attribuer une responsabilité dans les processus intervenus à Taiwan durant cette période : si le miracle économique et la libéralisation politique ont pu se produire, c'est parce que l'île avait été mise à l'abri de la menace communiste grâce à leur petit archipel. Ce registre procède d'un tri opéré dans l'histoire locale ; le rôle de tremplin pour la reconquête du continent est rétrospectivement occulté au profit de celui de première ligne de défense de Taiwan. Cette mise en valeur sélective, inhérente à tout processus de mémoire, se répercute ainsi au plan des legs architecturaux de la guerre civile chinoise que compte Kinmen. La dimension dissuasive de la guerre psychologique menée contre le PCC, si tant est qu'elle existât, ne fut jamais mise en valeur par le Centre de documentation ; c'est ce qui contribue à expliquer son abandon.

Plus précisément, si l'espace se donne à nous sous la forme de « relations d'emplacements », comme l'affirme Michel Foucault, le Centre de documentation peut être considéré comme un « point » au croisement de deux « réseaux⁶² » : celui du dispositif de la guerre psychologique, et celui des infrastructures développées dans les années 1980 pour accueillir les invités taiwanais et internationaux. Ces réseaux se sont recomposés et leurs points n'ont pas tous connu le même sort. Si la guerre psychologique n'est pas mobilisée dans le discours sur le sacrifice de Kinmen au profit de Taiwan, il n'en demeure pas moins que sa dimension ludique, si ce n'est sensationnaliste, représente un atout touristique pour le petit archipel. Or le Centre de documentation ne constitue pas une structure aussi spectaculaire que le mur de haut-parleurs de Beishan – le plus haut du monde, d'après les autorités du comté. Ce critère s'applique également au deuxième réseau ; ainsi fut sauvée la maison d'hôtes troglodyte, qualifiée d'« hôtel Hilton souterrain » (*dixia Bu'erdun fandian*, 地下布爾頓飯店). Les musées sur la bataille de Guningtou et la deuxième crise du détroit de Taiwan, quant à eux, traitent d'épisodes parfaitement compatibles avec la rhétorique du sacrifice face à la menace passée. Faudra-t-il que les touristes puissent à nouveau envoyer des ballons depuis la base du parc Guanghua, ou que la fabrique de la mémoire s'en empare dans ses propres termes, pour que le site soit rouvert ?

ÉPILOGUE(S)

Quelques semaines après mon exploration du 17 janvier 2018, je retrouve une connaissance dans le local de l'association qu'elle co-pilote, à Jincheng 金城 (la ville principale de Kinmen).

⁶¹ *Ibid.*, 188-194.

⁶² Foucault, 2012 [1984], 1571-1573.

Lorsqu'elle me demande de lister les expériences les plus marquantes que j'ai vécues sur le terrain jusqu'à présent, j'évoque entre autres mon escapade improvisée au Centre de documentation. Elle me confie alors avoir appris, quelques mois auparavant, que le bâtiment devait être rénové et transformé en incubateur de start-up, pour contribuer au dynamisme de l'économie locale et retenir les jeunes habitants de Kinmen sur leur archipel. Un article de presse, en date du 17 mars 2017, vient le confirmer⁶³. Face à ma surprise, mon interlocutrice me suggère alors de rédiger une tribune pour le quotidien local, afin d'y exprimer mon ressenti. Je décline poliment, par volonté de conserver une distance nécessaire vis-à-vis de mon objet de recherche. Six ans plus tard, c'est pour une tout autre publication que je publie un tout autre papier.

À l'origine du présent article, il y a la photographie de la carte délabrée du territoire chinois (figure 7). C'est l'intérêt récemment manifesté par des collègues pour ce cliché⁶⁴ qui m'a incité à revenir plus en détail sur ma visite du bâtiment.

Il est significatif que ce retour à mes données de terrain ait été provoqué par une photographie. De fait, ce *medium* a largement porté le développement de l'urbex à travers le partage d'expériences illustrées sur les réseaux sociaux. À ce titre, nombre de chercheurs soulignent que l'attrait pour les ruines contemporaines s'abîme souvent dans la fascination. Ce phénomène, pour lequel la langue allemande dispose du mot *Ruinenlust*, prend le nom de « ruino-pholie » sous la plume de l'artiste russo-américaine Svetlana Boym en 2008⁶⁵. Lorsque la fascination tourne à l'obsession, elle est même qualifiée de *ruin porn* : une pratique auto-centrée, fondée sur l'exploitation de matériaux sensationnalistes⁶⁶. La métaphore dit également le glissement de la contemplation nostalgique⁶⁷ vers une certaine pulsion de mort ; si les ruines anciennes étaient un squelette, les ruines modernes seraient un corps en décomposition⁶⁸. Pour les chercheurs soucieux de l'historiciser, cet engouement contemporain pour les ruines est toujours rapporté aux changements brusques produits par la globalisation et le néolibéralisme – tant aux plans politique, économique, que social⁶⁹. Si les photographies de ces lieux sont tant appréciées aujourd'hui à travers les sociétés occidentales, c'est parce qu'elles cristallisent « une hantise et une fascination renouvelées pour la catastrophe » à l'heure de « l'anthropocène », avance Jonathan Tichit⁷⁰. Peu importe qu'elles aient été prises à Tchernobyl, à Détroit ou ailleurs ; toutes ces images tendent à être détachées de leur contexte pour n'en extraire que l'absolu d'un effondrement.

Si les « bonnes » photographies importent en anthropologie⁷¹, elles importent tout autant à qui souhaite renseigner les sciences sociales du politique par l'exploration urbaine. À moins

⁶³ Yang, 2017.

⁶⁴ C'est avec cette photo que j'ai remporté, en 2024, la première édition du Prix de la photo de terrain du Centre de recherches internationales (CERI) de Sciences Po, dans la catégorie « doctorants-postdoctorants ».

⁶⁵ Boym, 2008, *passim*.

⁶⁶ Voir entre autres Mullins, 2012 et Lyons, 2018.

⁶⁷ Huyssen, 2006 ; Somhegyi, 2024.

⁶⁸ Wright, 2015, 28.

⁶⁹ Voir entre autres Edensor, 2011 et Olsen et Pétursdóttir, 2014, 5-8.

⁷⁰ Tichit, 2024.

⁷¹ Leon-Quijano, 2022.

de documenter les pratiques de réappropriation des lieux abandonnés par le biais d'une observation participante, le dialogue – certes fécond – entre anthropologie et photographie pourrait paraître bien éloigné de notre objet. Il n'est en effet pas question ici de pacte ethnographique ou d'interaction à préparer, à négocier, à capturer, suivant les recommandations de l'anthropologie visuelle⁷². Il n'est pas non plus question de renoncer à la photographie ou d'en faire un objet de méfiance, puisqu'il s'agit d'une dimension inhérente de l'outil méthodologique revendiqué : « ne prenez que des photos, ne laissez que des empreintes de pas », veut un adage de l'*urbex*. Mais les travaux de l'anthropologue et photographe Camilo Leon-Quijano sur la dimension performative de la photographie doivent résonner chez les chercheurs-*urbexers*⁷³. Dans leur cas, au regard de la puissante attraction exercée par les clichés de lieux abandonnés, la performativité est à dompter, par le biais de l'éditorialisation et de la post-production notamment⁷⁴. C'est ce que j'ai tenté de faire en recomposant les provinces chinoises de la carte abîmée (figure 7bis). Plus généralement, si les ruines sont des « objet[s] critique[s]⁷⁵ » qui permettent aux chercheurs d'expliquer le monde social à partir de ses angles morts, si elles permettent de contribuer à l'événementialisation des faits socio-politiques par la restitution de leur part d'échecs, de rejet et d'oubli, alors les clichés de ruines demandent eux-mêmes à être expliqués. J'ai ici pu déployer en plusieurs pages ce qu'une légende aurait contraint à condenser en quelques mots, c'est-à-dire « l'interférence entre le passé et le présent que l'exploration [urbaine] permet et que la photographie prolonge⁷⁶ ».

Qu'est devenu le Centre de documentation sur la guerre psychologique en 2025, alors que j'achève la rédaction de cet article ? Depuis le 1^{er} août 2023, l'ensemble du parc Guanghua (et de ses bâtiments) a été loué par le gouvernement du comté de Kinmen, pour une durée de quatre ans, à l'agence de voyages locale Ermao 二毛. Sur le site internet créé par l'entreprise, un vaste projet de rénovation se dévoile⁷⁷. Les bâtiments, déjà repeints, sont appelés à accueillir des boutiques et des restaurants, tandis que la végétation a été débroussaillée et semble désormais bien entretenue. Il est prévu que l'ancien Centre de documentation sur la guerre psychologique fasse office de « centre d'exposition » (*zhanshi zhongxin*, 展示中心). Des précisions ont été livrées le 23 juillet 2024 dans une publication Facebook postée par l'entreprise, qui a ouvert une page dédiée au bâtiment. Intitulé « “Une revitalisation” c'est pour quoi faire ? », une liste de quatre arguments est avancée pour justifier les travaux :

1. Conservation de la mémoire historique

Ce que le parc Guanghua commémore est l'histoire militaire de Kinmen, et particulièrement la période de *résistance contre l'offensive des communistes* (*duikang Gongchandang jingong*, 對抗共產黨進攻). Ces monuments commémoratifs et installations permettent de préserver et de transmettre cette partie de l'histoire, afin que les générations futures puissent comprendre la position particulière et le contexte historique de Kinmen dans les relations entre les deux rives du détroit.

⁷² Collier et Collier, 1986.

⁷³ Leon-Quijano, 2021.

⁷⁴ *Ibid.*, 1125.

⁷⁵ Scott, 2019.

⁷⁶ Morisson, 2021, 97.

⁷⁷ Parc de Guanghua, 2023.

2. Éducation patriotique

Le parc Guanghai est une base importante pour l'éducation patriotique. Grâce à l'exposition d'artefacts historiques, de photographies et de documents, il sensibilise le public, en particulier la jeune génération, à l'importance de la défense nationale et à l'esprit qui animait les militaires et les civils de l'époque pour résister ensemble aux ennemis de l'extérieur (*waidi*, 外敵).

3. Développement des visites de loisir et du tourisme

En tant que site culturel et historique, le parc Guanghai pourra attirer de nombreux visiteurs, ce qui contribuera à promouvoir le développement de l'industrie de loisir et du tourisme de Kinmen, stimulera l'économie locale, et à inciter à la création de commerces.

4. Un symbole du dialogue entre les deux rives

Bien que le parc Guanghai commémore avant tout la confrontation entre les deux rives, il incite dans le même temps à chérir la paix actuelle, *qui a été acquise à grand peine* (*zhenxi dangxia heping de laizhi buyi*, 珍惜當下和平的來之不易).

Le parc Guanghai de Kinmen n'est pas seulement un site de commémoration historique, mais aussi une base multifonctionnelle dédiée à la culture, à l'éducation et au tourisme. Il revêt une importance majeure pour la préservation de la mémoire historique, la promotion de l'éducation patriotique ainsi que pour le développement du tourisme et de la culture⁷⁸.

Au regard de la généalogie retracée au cours de cet article, la « conservation de la mémoire historique » (*lishi jiyi de baocun*, 歷史記憶的保存) apparaît finalement comme l'insertion du Centre de documentation sur la guerre psychologique et, par extension, du parc Guanghai au sein d'un récit sélectif visant à promouvoir Kinmen dans sa seule dimension passée de première ligne pour la défense de Taiwan, et des souffrances corollaires endurées sur le front pour en permettre le développement. La « revitalisation » (*chongxin huohua*, 重新活化) annoncée relève, comme tout travail de mémoire, d'une lecture du passé au prisme du présent et au service du futur. En outre, si des lâchers de ballons ne sont a priori pas prévus, les exigences économiques en matière de développement touristique n'ont pas été omises.

Selon l'historien André Corboz, l'architecture et l'urbanisme emploient la métaphore du palimpseste pour désigner les bâtiments et les espaces dont les structures ont été conservées, tout en ajustant leur rôle et leurs usages⁷⁹. Les murs du Centre de documentation sur la guerre psychologique sont autant de pages sur lesquelles s'écrit et se réécrit l'histoire de Kinmen, de la République de Chine, et des deux rives du détroit de Taiwan. Ils ne portent plus, aujourd'hui, les lourds panneaux de bois que j'avais découverts, abîmés, lors de ma visite du 17 janvier 2018. L'exploration urbaine aura donc permis de saisir le moment où l'encre passe, avant qu'elle ne soit délibérément effacée par de nouveaux entrepreneurs de mémoire.

⁷⁸ Parc de Guanghai, 2024. C'est moi qui souligne.

⁷⁹ Corboz, 1983.



Figure 8. Carte des sites mentionnés dans l'article (réalisée par A. Gandil)

L'AUTEUR

Alexandre Gandil est docteur associé au Centre de recherches internationales (CERI) de Sciences Po, où il a soutenu sa thèse en science politique en 2022. Il est actuellement attaché temporaire d'enseignement et recherche (ATER) en études chinoises à l'université Bordeaux Montaigne et rattaché à l'unité mixte de recherche universitaire D2iA (Dynamiques, interactions et interculturalité en Asie).

ABOUT THE AUTHOR

Alexandre Gandil is a research associate at the Center for International Studies (CERI) at the Paris Institute of Political Studies (Sciences Po), where he defended his PhD in political science in 2022. He is currently a non-tenured teaching and research fellow (ATER) in Chinese studies at Bordeaux Montaigne University (France), and is affiliated to the joint research unit D2iA (Dynamics, Interactions, and Interculturality in Asia).

RÉFÉRENCES

- AUDIN, Judith, (2017), « Dans l'ancre des villes chinoises : lieux abandonnés et ruines contemporaines », *Métropolitiques*, 19 juin, URL : <https://metropolitiques.eu/Dans-l-ancre-des-villes-chinoises-lieux-abandonnes-et-ruines-contemporaines.html> (consulté le 26 janvier 2025).
- AUGÉ, Marc, (1992), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, (Paris : Seuil).
- BAYART, Jean-François, (2016), « “Dessine-moi un MENA !”, ou l'impossible définition des “aires culturelles” », *Sociétés politiques comparées*, n° 38, URL : https://fasopo.org/sites/default/files/varia1_n38.pdf (consulté le 29 janvier 2025).
- BOYM, Svetlana, (2008), *Architecture of the Off-Modern*, (Princeton : Princeton Architectural Press).
- BUCHLI, Victor et LUCAS, Gavin (dir.), (2001), *Archaeologies of the Contemporary Past*, (Londres et New York : Routledge).
- COLLIER, John Jr. et COLLIER, Malcolm, (1986), *Visual Anthropology. Photography as a Research Method*, (Albuquerque : University of New Mexico Press).
- CHAZALON, Elodie et CAMPEAU-VALLÉE, Alexandre, (2016), « “Expectant territories” : quelques exemples de pratiques et poétiques urbaines en Amérique du Nord », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Débats, URL : <https://journals.openedition.org/nuevomundo/69511> (consulté le 29 janvier 2025).
- CHEN 陳, Guan-lin 冠霖, (2015), « Guanghua Yuan cheng youmin qishensuo yiyuan panwang zhengdun yuanqu » 光華園成遊民棲身所議員盼整頓園區 [Les conseillers du comté de Kinmen espèrent une remise en ordre du parc Guanghua, qui est devenu un refuge pour sans-abris], *Jinmen Ribao*, 8 octobre, URL : <https://www.kmdn.gov.tw/1117/1271/1272/259118> (consulté le 23 janvier 2025).
- CHEN 陳, Zhao-jie 兆玠, (1984), *Xinzhan ziliaoguan* 心戰資料館 [Le centre de documentation sur la guerre psychologique], photographie numérisée, Base nationale de données culturelles du Ministère de la Culture de la République de Chine (Taiwan), Taipei, URL : https://nrch.culture.tw/doviewer.aspx?do=0&s=1984064&id=0000714369&proj=MOC_IMD_001 (consulté le 23 janvier 2025).
- CHIANG 江, Bo-wei 柏煒, (2017), *Lengzhan Jinmen. Shijie shi yu diyu shi de jiaozhi* 冷戰金門 世界史與地域史的交織 [Kinmen pendant la guerre froide. L'histoire mondiale et l'histoire locale enchevêtrées], (Kinmen : Kinmen National Park Headquarters).
- CORBOZ, André, (1983), « Le territoire comme palimpseste », *Diogène*, n° 121, pp. 1435.
- DEBARBIEUX, Bernard, (1995a), « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, vol. 24, n° 2, pp. 97-112.
- DEBARBIEUX, Bernard, (1995b), « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, vol. 1, n° 80A, pp. 13-35.
- DEBARBIEUX, Bernard, (2003), « Haut lieu », in LÉVY, Jacques et LUSSAULT, Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, (Paris : Belin), pp. 448-449.
- DEBARBIEUX, Bernard, (2010), « Imaginaires nationaux et post-nationaux du lieu », *Communications*, n° 87, pp. 27-41.
- DELEUZE, Gilles, (1988), *Le Pli. Leibniz et le baroque*, (Paris : Les Éditions de Minuit).

- EDENSOR, Tim, (2005), *Industrial Ruins. Space, Aesthetics, and Materiality*, (Oxford : Berg).
- EDENSOR, Tim, (2011), « Comments to G. Gordillo: Ships stranded in the forest », *Current Anthropology*, vol. 52, n° 2, pp. 161-162.
- ÉTATS-UNIS, (1950), « U.S. Air and Sea Forces ordered into Supportive Action. Statement by President Truman (released to the press June 27) », *Department of State Bulletin*, vol. 23, n° 574, pp. 56.
- FERHAT-DANA, Samia, (1998), « Le Parti démocrate progressiste et l'indépendance. La marginalisation d'une revendication ? », *Perspectives chinoises*, n° 48, pp. 33-40.
- FOUCAULT, Michel, (2012), « Des espaces autres » [1984], in *Dits et écrits II. 1976-1988*, (Paris : Gallimard).
- GAMBERI, Valentina et CALZANA, Chiara, (2025), *Haunting Ruins. Ethnographies of Ruination and Decay*, (New York et Oxford : Berghahn).
- GANDIL, Alexandre, (2022), *La République de Chine (hors Taiwan). Construction et territorialisation du politique vues depuis Kinmen (Quemoy)*, thèse de doctorat en science politique, (Paris : Institut d'études politiques).
- GANDIL, Alexandre, (2024), *Kinmen, un archipel entre Taiwan et la Chine*, (Paris : Karthala).
- GARRETT, Bradley L., (2011), « Assaying History: Creating Temporal Junctions Through Urban Exploration », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 29, n° 6, pp. 1048-1067.
- GARRETT, Bradley L., (2014), « Undertaking recreational trespass. Urban exploration and infiltration », *Transactions of the Institute of British Geography*, vol. 39, n° 1, pp. 1-13.
- GINZBURG, Carlo, (1989), *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, (Paris : Flammarion).
- GINZBURG, Carlo, (2010), *Le Fil et les traces*, (Paris : Verdier).
- HE, Di, (1992), « "The last campaign to unify China": the CCP's unmaterialized plan to liberate Taiwan », *Chinese Historians*, vol. 5, n° 1, pp. 1-16.
- HELL, Julia et SCHÖNLE, Andreas (dir.), (2010), *Ruins of Modernity*, (Durham, NC : Duke University Press).
- HUYSEN, Andreas, (2006), « Nostalgia for ruins », *Grey Room*, n° 23, pp. 6-21.
- LEON-QUIJANO, Camilo, (2021), « The performative photograph: A poietic approach to visual ethnography in a French banlieue », *Journal of Ethnographic Theory – HAU*, vol. 11, n° 3, pp. 1116-1135.
- LEON-QUIJANO, Camilo, (2022), « Why do good pictures matter in anthropology? », *Cultural Anthropology*, vol. 37, n° 3, pp. 572-598.
- LI 李, Jin-sheng 金生, (2023), « "Jinmen Liaowang" Kongpiao jidi "Guanghua Yuan" de qianshi jinsheng » 《金門瞭望》空飄基地〈光華園〉的前世今生 [« Regards sur Kinmen » Passé et présent du parc Guanghua, site de lancement de ballons aériens], *Jinmen Ribao*, 20 janvier, URL : <https://www.kmdn.gov.tw/1117/1271/1272/551250/> (consulté le 23 janvier 2025).
- LI 李, Shi-de 仕德 (dir.), (2009), *Jinmen xianzhi 金門縣志* [Chroniques du comté de Kinmen], vol. 3, (Kinmen : gouvernement du comté de Kinmen).
- LYONS, Siobhan (dir.), (2018), *Ruin Porn and the Obsession with Decay*, (Cham : Palgrave MacMillan International).

- MCMORROUGH, John, (2008), « The Haunts of Contemporary Architecture », *Perspecta*, vol. 40, pp. 164-169.
- MCWILLIAMS, Anna, (2013), *An Archaeology of the Iron Curtain. Material and Metaphor*, (Stockholm : Södertörn University).
- MCWILLIAMS, Anna, (2014), « Borders in ruin », in OLSEN, Bjørnar et PÉTURSDÓTTIR, Þóra (dir.), *Ruin Memories. Materialities, Aesthetics and the Archaeology of the Recent Past*, (Londres et New York : Routledge), pp. 390-410.
- MENGIN, Françoise, (1998), *Trajectoires chinoises. Taiwan, Hong Kong et Pékin*, (Paris : Karthala).
- MENGIN, Françoise, (2013), *Fragments d'une guerre inachevée. Les entrepreneurs taiwanais et la partition de la Chine*, (Paris : Karthala).
- MERTON, Robert K., (1948), « The bearing of empirical research upon the development of social theory », *American Sociological Review*, vol. 13, n° 5, pp. 505-515.
- MICOU, André, (1991), *Des hauts lieux. La construction sociale de l'exemplarité*, (Paris : CNRS).
- MORISSON, Valérie, (2011), « L'urbex : déchiffrement / défrichage critique », *Études irlandaises*, vol. 46, n° 1, pp. 93-106.
- MOTT, Carrie et ROBERTS, Susan M., (2013), « Not Everyone Has (the) Balls: Urban Exploration and the Persistence of Masculinist Geography », *Antipode*, n° 46, pp. 1-17.
- MULLINS, Paul, (2012), « The Politics and Archaeology of Ruin Porn », *Archaeology and Material Culture*, 19 août, URL : <https://paulmullins.wordpress.com/2012/08/19/the-politics-and-archaeology-of-ruin-porn/> (consulté le 26 janvier 2025).
- NGO, Tak-wing, (2004), « “Bad governance” under democratic rule in Taiwan », in DEMMERS, Jolle, FERNANDEZ JILBERTO, Alex E. et HOGENBOOM, Barbara (dir.), *Good Governance in the Era of Global Neoliberalism: Conflict and Depoliticization in Latin America, Eastern Europe, Asia and Africa*, (Londres et New York : Routledge), pp. 195-213.
- NORA, Pierre, (1984), « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », in NORA, Pierre, *Les lieux de mémoire I. La République*, (Paris : Gallimard), pp. XV-XLII.
- OFFENSTADT, Nicolas, (2018), *Le pays disparu. Sur les traces de la RDA*, (Paris : Stock).
- OFFENSTADT, Nicolas, (2019), *Urbex RDA. L'Allemagne de l'Est racontée par ses lieux abandonnés*, (Paris : Albin Michel).
- OFFENSTADT, Nicolas, (2022), *Urbex. Le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*, (Paris : Albin Michel).
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, (1995), « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, n° 1, pp. 71-109.
- OLSEN, Bjørnar et PÉTURSDÓTTIR, Þóra, (2014), « An Archaeology of Ruins », in OLSEN, Bjørnar et PÉTURSDÓTTIR, Þóra (dir.), *Ruin Memories. Materialities, Aesthetics and the Archaeology of the Recent Past*, (Londres et New York : Routledge), pp. 3-29.
- PARC DE GUANGHUA, (2023), « Renshi yuanqu » 認識園區 [Connaître la zone du parc], URL : <https://ballooning.v2-2mao.com/%e8%aa%8d%e8%ad%98%e5%9c%92%e5%8d%80/> (consulté le 7 février 2025).
- PARC DE GUANGHUA, (2024), « “Chongxin huohua” shi weile shenme ? » 「重新活化」是為了什麼？ [“Une revitalisation” c'est pour quoi faire ?], URL : <https://www.facebook.com/photo?fbid=415520348301485> (consulté le 7 février 2025).

- PIEKE, Frank, (2000), « Serendipity. Reflexions on fieldwork in China », in DRESCH, Paul, JAMES, Wendy et PARKIN, David J. (dir.), *Anthropologists in a wider world. Essays on field research*, (New York : Berghahn Books), pp. 129-150.
- RIVOAL, Isabelle et SALAZAR, Noel, (2013), « Contemporary ethnographic practice and the value of serendipity », *Anthropologie sociale*, vol. 21, n° 2, pp. 178-185.
- SCOTT, Diane, (2019), *Ruine. Invention d'un objet critique*, (Paris : Amsterdam).
- SOMHEGYI, Zoltán, (2014), « Ruines contemporaines. Réflexion sur une contradiction dans les termes », *Nouvelle revue d'esthétique*, n° 13, pp. 111-119.
- SOMHEGYI, Zoltán, (2021), « Nostalgia and Ruins », in BECKER, Tobias et TRIGG, Dylan, *The Routledge Handbook of Nostalgia*, (Londres et New York : Routledge), pp. 427-439.
- STOLER, Ann Laura, (2008), « Imperial Debris: Reflections on Ruins and Ruination », *Cultural Anthropology*, vol. 23, n° 2, pp. 191-219.
- STOLPER, Thomas E., (1985), *China, Taiwan, and the Offshore Islands. Together with an Implication for Outer Mongolia and Sino-Soviet Relations*, (Armonk : M. E. Sharpe).
- SZONYI, Michael, (2008), *Cold War Island. Quemoy on the Frontline*, (Cambridge : Cambridge University Press).
- TICHT, Jonathan, (2024), « Photographies de ruines récentes : hantise et fascination de la catastrophe », *Épistémocritique. Revue de littérature et savoirs*, vol. 24, URL : <https://epistemocritique.org/6-photographies-de-ruines-recentes-hantise-et-fascination-de-la-catastrophe/> (consulté le 30 janvier 2025).
- VAN ANDEL, Pek, (1994), « Anatomy of the unsought finding. Serendipity: Origin, history, domains, traditions, appearances, patterns and programmability », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 45, n° 2, pp. 631-648.
- VEYNE, Paul, (2015 [1971]), *Comment on écrit l'histoire*, (Paris : Seuil).
- WENG 翁, Bi-lian 碧蓮, (2004), « Xiri xinzhan jidi Guanghua Yuan mairu mancao zhong tuli wangshi lili » 昔日心戰基地光華園埋入蔓草中徒留往事歷歷 [Dévoré par la végétation, le parc Guanghua, ancien site de la guerre psychologique, délaisse son passé], *Jinmen Ribao*, 4 décembre, URL : <https://www.kmdn.gov.tw/1117/1271/1272/123596/> (consulté le 23 janvier 2025).
- WRIGHT, Natalie, (2015), *Museums of the Present Day. Contemporary Abandoned Spaces*, mémoire de recherche en culture matérielle américaine, (Newark : University of Delaware).
- YANG 楊, Shui-yong 水詠, (2017), « Xianzhang : rang Guanghua Yuan qingchuang jidi dongqilai » 縣長：讓光華園青創基地動起來 [Le premier magistrat du comté : mettons en marche l'incubateur de start-ups du parc Guanghua], *Jinmen Ribao*, 17 mars, URL : <https://www.kmdn.gov.tw/1117/1271/1272/277768> (consulté le 30 janvier 2025).